

PATRICK CARMAN

SKELETON CREEK

PSYCHOSE

Traduit de l'anglais (US)
par Marie-Hélène Delval

Lundi 13 septembre, 5h30

« Ça y est. Je suis mort. » C'est ce que j'ai pensé pendant un instant, cette nuit-là. Je n'arrête pas d'y repenser, toujours avec la même frayeur, bien que deux semaines se soient écoulées. Quatorze jours et quatorze nuits à ruminer les événements me laissent plus terrifié et plus incertain que jamais.

Ce qui signifie, je suppose, que ce n'est pas encore terminé.

Quelque chose me dit que ce ne sera jamais vraiment terminé.

Cette nuit, j'ai dormi dans ma chambre pour la première fois depuis que tout est arrivé. Je m'étais habitué à être réveillé dans mon lit d'hôpital par les pas traînants de l'infirmière, son odeur de craie sèche, la douce pression de sa main sur mon épaule :

- Le docteur va passer. Il aimerait te voir réveillé. Tu peux t'asseoir, Ryan ? Tu veux bien faire ça pour moi ?

Pas d'infirmière ni de docteur, ce matin ; pas d'odeur de craie pour me tirer du sommeil.

Rien que le premier train qui traverse la ville en cahotant à 5 heures 30. Sauf que, dans mon esprit engourdi, ce n'était pas un train qui passait mais je ne sais quoi de menaçant, de furtif, s'insinuant dans les ruelles aux premières lueurs de l'aube, à l'affût.

Le soulagement a suivi l'effroi : j'ai simplement retrouvé mon état naturel d'angoisse et de paranoïa, dû à mon imagination débridée.

Autrement dit, je suis de retour à Skeleton Creek.

D'habitude, quand le premier train me réveille, je vais droit à mon bureau et me mets à écrire avant que la ville commence à s'agiter. Mais ce matin, à l'idée que quelque chose me traquait, j'aurais voulu bondir du lit et sauter à bord de ce train. Impossible, évidemment.

À présent, mon journal posé sur un plateau aux pieds dépliés, deux oreillers dans le dos, je retrouve la seule activité qui m'a toujours aidé à me sentir mieux.

J'entame le récit de cette terrible nuit et de ce qui a suivi.

Lundi 13 septembre, 6h03

Il fallait que je fasse une pause. Écrire est très douloureux. Physiquement, mentalement, nerveusement. J'ai l'impression d'être en morceaux, cassé de partout. Je dois pourtant m'y remettre. Ces deux semaines à l'hôpital sans mon journal m'ont laissé affamé de mots.

J'ai déjà tenu des tas de journaux, mais celui-ci est particulièrement important pour deux raisons. Raison numéro 1 : je ne l'écris pas pour moi. Je le destine à quelqu'un, ce que je n'avais encore jamais fait. Raison numéro 2 : j'ai le pressentiment que je n'en écrirai pas d'autres ; ce sera mon dernier.

Si quelqu'un trouve ce journal et se demande qui en est l'auteur, qu'il sache que mon nom est Ryan. Je vais bientôt fêter mes seize ans, je suis donc presque en âge de conduire. (Encore que, pour ça, il me faudrait une voiture.) On dit que je suis grand pour mon âge, mais que je devrais prendre un peu de poids, sinon je n'aurai aucune chance d'intégrer l'équipe de rugby au lycée l'an prochain. J'espère bien rester maigre.

J'imagine à quoi aurait ressemblé ce matin s'il n'y avait pas eu l'accident. Je me serais préparé à une longue heure d'autocar jusqu'au lycée. J'aurais eu beaucoup à raconter à Sarah. J'ai aimé chaque moment passé auprès d'elle. Tant de choses nous rapprochaient et nous empêchaient de devenir à moitié cinglés dans une ville de moins de sept cents habitants.

Ces conversations avec Sarah vont me manquer. En vérité, je ne suis même pas sûr d'être autorisé à mentionner son nom. Mais je ne peux tout de même pas renoncer à écrire ! J'ai besoin d'écrire, c'est comme ça. Mes professeurs, mes parents, Sarah elle-même, tous disent que j'écris trop, que je suis un obsédé de l'écriture. Et ils ajoutent dans la foulée que je suis doué. Comme le jour où Mme Garvey a déclaré que j'avais le sens des mots et de leur usage comme un musicien prodige a celui des notes et des sons. Mon explication est plus simple et – j'en suis presque sûr – plus juste que celle de mon professeur : j'ai beaucoup écrit, chaque jour, chaque année, des années d'affilée. Le talent naît de la pratique.

Mes écrivains préférés sont ceux qui ont déclaré ne pouvoir vivre sans écrire : John Steinbeck, Ernest Hemingway, Robert Frost, des types pour qui l'écriture était aussi nécessaire que l'air et l'eau. Écrire ou mourir. Cette devise me convient.

Car j'en suis là. Écrire ou mourir.

Si je feuillette les journaux que j'ai tenus, j'y trouve deux sortes de textes : des histoires d'horreur de mon invention et les récits d'événements étranges survenus à Skeleton Creek. Pourquoi ? Sans doute parce qu'un écrivain traite les sujets qu'il connaît. Et j'ai connu la peur toute ma vie.

Je ne pense pas être un trouillard. Si je l'étais, je ne me serais pas mis dans cette situation. Mais je suis du genre à analyser, m'inquiéter, me tourmenter. Si j'entends un grattement sous mon lit - réel ou imaginaire -, je fixe le plafond pendant des heures en me demandant quelle espèce de créature aigüise ses griffes sur le plancher. (Je me la représente avec des crocs, de longs doigts osseux, des yeux rouges et globuleux.) Pour un garçon comme moi, anxieux et

doté d'une vive imagination, Skeleton Creek est le pire endroit où passer son enfance.

Ce que j'écris a changé au cours de cette année. Mes deux thématiques – les histoires d'horreur et les rapports sur les événements de Skeleton Creek – se sont peu à peu fondues en une seule. Je n'ai plus besoin d'inventer, car, plus que jamais, je suis persuadé que la ville où je vis est hantée.

C'est la vérité.

Et la vérité, je l'ai appris, peut vous tuer.

Je suis fatigué, maintenant. Si fatigué.

Il faut que j'arrête.

Même si je ne peux pas m'empêcher d'y penser.

Lundi 13 septembre, 14h00

Je dois garder ce cahier caché.

Veiller à ce que personne ne me surprenne en train d'écrire.

Ils sont assez curieux comme ça.

Ils me surveillent assez comme ça.

Je suis prisonnier, il n'y a pas d'autre mot. Emprisonné dans ma propre chambre.

Que savent-ils exactement? Je n'en ai aucune idée.

Je ne suis même pas sûr de ce que je sais, moi.

J'ai tant de questions, et aucun moyen d'y répondre.

Le fait d'avoir été absent deux semaines d'affilée m'aide à regarder Skeleton Creek d'un œil neuf. Désormais, j'arrive à me représenter ce que peut ressentir un étranger en découvrant cette ville isolée, perdue entre les montagnes.

J'aime jouer avec ces pensées et les noter à mesure qu'elles me viennent. C'est une drôle d'habitude, dont j'ai du mal à me défaire.

Peut-être les choses sont-elles plus rassurantes lorsque je les considère comme de la fiction.

Si j'imagine l'effet que produit Skeleton Creek lorsqu'on y pénètre pour la première fois, voilà ce que ça donne :

Le soleil vient à peine de se lever quand une portière s'ouvre. Un homme sort de sa voiture et se plante au bord de la route, les yeux fixés sur la forêt qui cerne la ville. Un brouillard gris, épais et tenace, s'accroche aux arbres ; il dissimule on ne sait quoi de malfaisant tapi dans les bois. L'homme remonte dans sa voiture, verrouille la portière et observe les rues à travers le pare-brise sale.

« Qu'est-ce qui a mis cette petite cité à genoux ? se demande-t-il. Cet endroit n'est pas mort ni en train de mourir. Il a juste été oublié. »

La voiture décrit alors un rapide demi-tour, car l'homme au volant a senti une menace planant sur la ville solitaire, que la lumière du jour ne repoussera pas : des secrets y sont enfouis, et il vaut mieux les laisser là où ils sont.

L'homme ne pourrait dire précisément ce qui l'a effrayé. Moi, je le peux. Sarah aussi. Nous savons qu'un maléfice pèse sur ces lieux. Le plus grave, c'est que nous l'avons approché de trop près.

Je ferme ce cahier, on vient.